L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE PHÉNIX (première partie).

C'est encore vers la mystérieuse et prophétique Égypte qu'il se faut tourner pour chercher la raison de la présence du Phénix dans la série des emblèmes personnels de Jésus-Christ ; non pas qu'il soit prouvé, bien au contraire, que cet emblème soit né dans le bassin du Nil, mais parce que c'est là que fut créée la fable singulière qui lui demeure attachée.

En effet, l'Asie antique, de la Méditerranée à l'Océan Pacifique, à connu le Phénix en même temps que l'Égypte et probablement bien avant elle. Dans l'art assyrien, l'oiseau sacré suit ou devance le souverain que le galop de ses chevaux emporte comme, dans l'art égyptien, le Faucon accompagne le char des pharaons ; et cet oiseau tutélaire des Assyriens ressemble bien plus au Phénix qu'au Faucon.

Le plus ancien art chinois nous montre aussi un Phénix associé souvent à la fleur du nelumbo ou bien à celle du lotus dont il partage ou complète le symbolisme. Enveloppé de ses longues plumes caudales, comme le cœur d'une rose l'est de ses pétales (Fig. I), son image reste, depuis les temps les plus anciens, un talisman vénéré[1].

Fig. I. — Le Phénix « *de bon augure* » chez les chinois.

Disons de suite aussi que, dans l'emblématique ancienne et aussi dans celle du Christianisme, il y a deux phénix : l'oiseau-phénix, et le palmier-phénix dont les significations se ressemblent, sans se confondre.

I. — LE PHÉNIX EN ÉGYPTE.

L'oiseau qui va nous occuper en ce chapitre et que les Grecs ont appelé *Phénix*, se nommait chez les Egyptiens le Bennou, nom qui reflète une idée de splendeur, et qui

[1] Cf. G. de C. *Vue générale de l'art chinois*, in *Gazette des Beaux-Arts*, 2e part. t. V, 1872, p. 116.

paraît s'apparenter dit l'égyptologue Lefébure au mot assyrien *bânu*, lequel signifie « brillant ».

Dans la religion égyptienne, le Bennou, que les hiéroglyphes nous montrent sous l'aspect conventionnel d'un échassier couronné d'une aigrette, se rattachait aux cultes conjugués d'Osiris et de Râ. Il était, nous dit Ph. Virey, « le symbole des apparitions périodiques, des levers du Soleil, c'est dire — notons le bien tout de suite — qu'il était un emblème des résurrections d'Osiris[1] ».

Les images du Bennou sont toutes, d'ordinaire, en rapport avec le soleil, que ce soit au tombeau d'Osiris en Abydos, à Antéopolis ou à Captos et jusqu'à Edfou. À Captos, comme à Antéopolis, le Bennou, pourvu à son poitrail de deux bras humains les tend vers l'étoile Sothis (notre Sirius), dont l'apparition dans le ciel précède le lever du soleil[2].

Dans un texte trouvé dans le coffret funéraire d'une reine d'Égypte, de la onzième dynastie, Osiris confie au Bennou le secret des choses de l'Éternité. Dans le *Rituel des Morts*, si intéressant avec ses notions du Purgatoire et de l'Enfer, Osiris dit encore : « Je suis le Bennou, ce Grand qui est dans An (Héliopolis) ; je suis la loi de l'existence et des êtres » (naissance, mort et résurrection[3]). On trouve très anciennement cet identification d'Osiris et de son oiseau consacré, mais il semble que ce ne soit qu'assez tardivement, dans le dernier millénaire avant notre ère, que, dans le temple d'Héliopolis, le Bennou a été honoré d'une légende propre à lui seul ; il la dût sans doute au sacerdoce héliopolitain jaloux de cacher, sous d'indéchiffrables énigmes, aux sacerdoces memphite et thébain la découverte astronomique qu'il avait faite de la « période sothiaque » et du « cycle circulaire[4] ». Il ne vivait jamais, disait ladite légende, qu'un seul bennou sur la terre. Quand il sentait venir sa cinq centième année, il s'envolait, en passant d'abord par l'Arabie, jusqu'en Héliopolis, où les prêtres étaient divinement avertis de son arrivée ; il s'y construisait sur l'autel du temple du Soleil un bûcher fait de précieux aromates d'Arabie que les rayons du soleil embrasaient, et sur lequel il était consumé lui-même ; mais, de ses cendres, naissait aussitôt un petit ver qui se changeait avant la fin du jour en un nouveau bennou, plein de vigueur (Fig. II).

---

[1] Ph Virey, *Religion de l'ancienne Égypte*, p. 145.
[2] Cf. Chanoine Davin, *La Capella Greca*, in *Revue de l'Art Chrétien*, 2e sér. t. X, (1870), p. 379.
[3] Interprétation de V. Davin, *op. cit.* p. 384.
[4] Voir également Davin, *op. cit.* p. 388.

Fig. II. — Le Phénix stylisé des documents égyptiens.
Rituel des Morts, chap. 88.

II. — LE PHÉNIX CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS.

Pline[1], Plutarque[2], et Ausone[3], prétendent qu'Hésiode qui, d'après Hérodote, vivait au temps d'Homère, et que d'autres font contemporain de Salomon, fut le premier à parler, dans les pays classiques, de la légende du Bennou égyptien, qui fut appelé, chez eux, du nom grec de *foinix, phénix.*

Hérodote qui visita l'Égypte l'année même de la bataille des Thermopyles, en 480 avant Jésus-Christ, nous dit textuellement en ses souvenirs de voyages, assez confus du reste : « Partant de l'Arabie, il (le Phénix) porte au temple du Soleil, son père enveloppé dans de la myrrhe et il l'ensevelit dans le temple du Soleil. La chose a lieu ainsi : Il fait un œuf de myrrhe du poids qu'il peut porter, il s'essaie ensuite à le soulever, et, après cet essai, il creuse l'œuf gisant, y place son père, et remplit de myrrhe l'endroit creux où il l'a placé : le poids du père est celui de la matière enlevée. L'ayant disposé de la sorte, il le porte en Égypte au temple du Soleil[4] ».

On voit que la mémoire d'Hérodote en prenait assez à son aise avec le thème héliopolitain. Pline, en son *Histoire Naturelle*[5], et Ovide[6] qui écrivait ses *Métamorphoses*, au temps de la naissance du Seigneur, furent plus exacts.

Pline, qui dit écrire d'après les renseignements du sage et savant Manilius, parle ainsi du Phénix : « Personne ne l'a jamais vu manger. Il est consacré au soleil en Arabie, et il vit cinq cents ans ; parvenu à la vieillesse, il construit un nid avec de petites branches de cannelle et d'encens, il le remplit de parfums, et il meurt dessus. De ses os et de leur moelle naît un ver qui devient un nouveau phénix. Celui-ci commence par faire au premier de dignes funérailles : il porte le nid entier près de la Panchaïe, dans la Ville du Soleil, et le dépose sur l'autel. Ce même Manilius dit que la révolution de la grande année se fait avec le Phénix, et qu'alors reviennent les mêmes marques des saisons et des

[1] Pline, *Hist. Natur*. liv. VIII, chap. 48.
[2] Plutarque, *De oraculorum defectu*.
[3] Ausone, *Eydyll.* XVIII.
[4] Hérodote, *Euterpe*, LXXIII.
[5] Pline, *Hist. Natur*. liv. X, II.
[6] Ovide, *Métamorphoses*, liv. XV.

astres. Ce renouvellement a lieu au milieu du jour où le Soleil entre dans le signe du Bélier ».

Un peu plus tard Tacite apportera aussi, en parlant du Phénix, la preuve que, de son temps, le mystère dont les prêtres héliopolitains avaient enveloppé leur découverte astronomique concernant la « période sothiaque » et le « Cycle circulaire » était dévoilé[1].

Il n'en fallait pas tant sous les plumes de tels auteurs pour que la légende du Phénix, plus ou moins bien exposée, soit connue promptement par tous ceux qui lisaient dans tout le vaste empire romain ; aussi se trouva-t-elle répandue partout quand le symbolisme chrétien en fit l'emblème de la Résurrection et du divin Ressuscité. Nous verrons plus loin que, dans les premiers siècles chrétiens, les monnaies des empereurs elles-mêmes se chargèrent de porter l'image du phénix de Rome jusqu'au fond des plus lointaines provinces.

III. — LE PROTOTYPE NATUREL DU PHÉNIX.

L'épervier, le faucon, le vautour, l'ibis, l'hirondelle que nous rencontrons dans l'art religieux de l'Égypte sont des oiseaux qui naissent et vivent en ce pays ; le phénix ne répond à aucun type réel de la faune égyptienne.

L'égyptologue Em. de Rougé voit dans le phénix « une sorte de héron[2] », et Champollion-Figeac l'appelle « un vanneau pourvu d'aigrettes[3] ». Son nom de « bennou », comme il est dit ci-dessus, comporte une idée de couleur éclatante que les Grecs ont interprété par *foinix* « l'empourpré », de *foinikès*, « couleur pourpre » ; foinix, que l'helléniste Planche traduit par « oiseau de feu[4] ».

Aucun échassier ne répond à cette indication de couleur, pas même le flamant rose auquel certains ont pensé. C'est pourquoi, après avoir considéré plusieurs représentations du Phénix qui se rapprochent de celle de l'obélisque du Caire (Fig. III), la plupart des égyptologues se sont ralliés à l'opinion de Cuvier qui voit dans le faisan doré d'Asie le prototype naturel du phénix : Le rôle très considérable de cet oiseau dans les arts emblématiques de l'Asie, de la Chine notamment, autorise cette opinion. En Chine, le Kin-Ky (la poule d'or) et le faisan Foo-woo sont sculptés, brodés, ciselés, peints ou dessinés partout, avec des sens divers toujours favorables. À l'une des variétés, le Foung-uang s'attachent les idées les plus fabuleuses, c'est lui qui, dit-on, 2527 ans avant notre ère, apparut pour annoncer l'avènement du Fils du Ciel, Chao-ao[5].

---

[1] Tacite, *Annal.* liv. VI, 28.
[2] Em. de Bougé, *Notice des monum. du Louvre*, 1860, p. 85.
[3] Champollion-Figeac, *L'Égypte ancienne*, p. 259.
[4] J. Planche, *Dict. grec-français*, p. 1198, 3e col.
[5] Voir V. Davin, *Rev. de l'Art Chrétien*, 2e sér. t. X, p. 397-405.

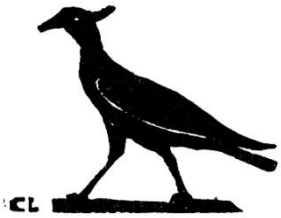

Fig. III. — Le Phénix sur un obélisque de basalte au Caire.
(*Davin, op. cit. pl. X, n° 9*).

Le Chanoine V. Davin a écrit, conformément à ce que je viens de dire de longues et savantes pages qui concluent aussi à la parenté étroite du Phénix fabuleux de l'Égypte et du réel faisan doré[1]. Ce dernier oiseau ne fut du reste connu en Rome qu'au temps des premiers empereurs, et ses représentations dans l'art chrétien demeurent très rares ; cependant Dom Leclercq, à qui il convient toujours d'en revenir relativement à l'art primitif du Christianisme, a donné la représentation d'une mosaïque de Furni ou le coq faisan apparaît à côté de sa femelle[2].

(*À suivre*).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

Dans la suite de cet article seront étudiés successivement : le dogme de la résurrection au début du christianisme ; le Phénix dans l'Art Chrétien ; le Phénix, emblème d'éternité ; le Phénix dans l'emblématique du Moyen-Âge et les Antithèses du Phénix.

[1] Cf. César Cantú, *Histoire universelle*, t. III, p. 318.
[2] Furni, aujourd'hui Henchir-el-Msâadin. Cf. Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. V, vol. I, col. 1080.